

## L'historien peut-il se passer d'une philosophie ?



Ceci n'est pas tout à fait une dissertation, les éléments sur Platon sont beaucoup trop développés. La conclusion est sans doute un peu brève. Néanmoins cela peut vous aider.

Il y a trois problèmes majeurs à traiter :

- La subjectivité de l'historien et l'objet de l'histoire (une saine philosophie peut-elle l'aider à atteindre ce moi dépassionné que Ricœur formule) – la question du mal me semble corrélée à ce problème),
- La connaissance singulière de l'histoire qui le lie à la notion de Temps.
- La question de la philosophie de l'histoire, qui le gros du problème.

Il y a globalement tous les éléments d'une dissertation, mais j'ai insisté sur des matériaux philosophiques un peu précis (Platon) ou plus généraux (la notion d'évolution qui est au cœur du complexe notionnel philosophie/histoire).

Il y a une aversion traditionnelle des historiens envers la philosophie et en particulier la philosophie de l'histoire. Henri Marrou l'éprouve, puis Braudel. Elle est liée aux formes un peu aberrantes sous lesquelles se présente en général la philosophie de l'histoire, qui est « un gnosticisme de l'histoire » porté, par Hegel en particulier, aux suprêmes hauteurs métaphysiques. Pour autant, l'historien peut-il se passer d'une philosophie, ou tout au moins d'une réflexion de type philosophique sur la nature de sa « science ». L'histoire est en effet la connaissance du passé. Et rien qu'à ce titre, parce que l'historien construit, élabore et parfois même modifie un savoir donné sur une société, sur l'histoire générale de l'humanité, - à supposer que l'idée d'histoire universelle soit recevable – il ne peut pas ne pas s'interroger sur une théorie de la connaissance, et à ce titre, il ne peut ignorer les questions épistémologiques qui d'emblée le mettent sur le terrain de la philosophie. Mais pour autant, il n'est pas inféodé à une philosophie, c'est-à-dire à une doctrine établie, reconnue comme telle.

Nous verrons dans un premier mouvement de ce travail la question de la subjectivité de l'historien, puis nous analyserons l'objet de l'histoire et enfin la question de la philosophie de l'histoire.

Qu'est-ce que l'histoire ? Les historiens posent-ils cette question ? Sans doute mais certainement pas de la même manière qu'un philosophe qui à la manière de Socrate chercherait l'essence de l'histoire, puis surtout dans notre mentalité moderne, le sens de l'histoire. Aux yeux de Jacques Maritain par exemple, l'histoire n'est pas seulement un problème à résoudre mais un mystère à contempler. La question est donc pour lui de « percevoir dans cette inexhaustible réalité, certains aspects intelligibles, qui resteront partiels et en quelque façon disjoints. Les deux grandes passions des hommes du XX<sup>ème</sup> siècle sont l'art et l'histoire. Ils ont besoin de l'histoire, ils se tournent vers elle, passion de l'intellect pratique, passion tournée vers les choses en tant qu'elles sont à transformer, parce qu'ils ont le souhait de rendre intelligible l'aventure de l'humanité. Malraux l'avoue : « ma relation avec l'histoire est une relation extrêmement trouble parce qu'à la fois, je ressens l'histoire en tant que développement et en même temps, je la ressens en tant que présence par son caractère éclatant ». C'est la vision d'un poète. Parce que l'homme pour Malraux ne peut vivre hors de l'angoisse s'il est rejeté de l'éternité, l'histoire lui apparaît comme le lieu naturel de l'héroïsme.

Parce qu'il est un homme, et un homme engagé dans une époque, l'historien a un problème particulier avec son objet d'étude. Comment peut-on prétendre au statut de science lorsqu'on s'attache à l'histoire des hommes, histoire à laquelle on participe ? En quoi une philosophie peut-elle aider l'historien à atteindre à ce moi dépassionné, ce moi de la recherche, cette subjectivité épuré qui seule peut lui permettre de construire un véritable savoir, une authentique connaissance ? Quelle *épistémè*, pour utiliser le terme de Michel Foucault ? Paul Ricœur, dans l'ouvrage *Histoire et vérité*, s'est attelé à ces questions, mais les historiens eux-mêmes n'hésitent pas à réfléchir sur leur objet et sur leur propre rapport à cet objet.

Mais quelle philosophie serait la plus à même de répondre aux questions de l'historien ? L'idéalisme hégélien laisse sceptique, le scepticisme humien qui postule toute vérité impossible n'est pas une philosophie plus résistante. Le criticisme kantien ne peut être d'aucune aide, sauf à moraliser une science qui se pose la question du mal, puisqu'elle affronte le problème de la guerre, des conflits, de la violence inhérente à

l'histoire des hommes. La question qui est au cœur de ce problème n'est pas seulement la nature de la connaissance mais aussi le jugement que l'historien doit porter sur les faits. Mais l'historien peut aussi évoquer le mal qui entache l'histoire des hommes sans pour autant porter un qu'il analyse et observe. Or ces faits impliquent une notion philosophique par excellence : le mal. Car l'histoire est le lieu de l'histoire des hommes, faites de conflits, de guerres, de désordres, de violence et de tragédies humaines et collectives.

Parce que l'histoire implique le passé, elle implique une notion philosophique par excellence : le temps. L'idée même du temps. L'historien regarde le passé, et cherche donc la causalité, mais il regarde aussi l'avenir, L'histoire est un office prophétique. Herder et Quinet montaient sur leur trépied. Si l'historien applique alors la loi de la détermination c'est oublier qu'il y a aussi celle des probabilités, c'est-à-dire le hasard en tant qu'il est mathématisable, et c'est oublier aussi l'imprévu et la liberté humaine, l'action de l'homme. Le problème de savoir si la réalité physique relève d'un déterminisme sous-jacent ou d'une indétermination fondamentale eût été classé unanimement comme métaphysique à la fin du siècle dernier. Il a pourtant opposé L. de Broglie à l'école de Copenhague. Une cause précède nécessairement tout effet, d'où le déterminisme rigoureux de l'univers selon la théorie laplacienne. Mais à l'échelle microscopique on admet que de petits processus se multipliant engendrent une constante ; la loi est alors non plus une liaison causale mais une relation statistique. Il y aurait ainsi une base statistique et non pas causale à toute loi physique. Les lois physiques nouvelles liées à la théorie des quanta sont autant d'échecs à un déterminisme homogène de l'univers. La Nature est une sorte de résultat d'un compromis entre la logique et l'expérience. Comme nos opérations intellectuelles. Et on le voit, les scientifiques comme les non scientifiques ne peuvent pas ne pas penser un problème en dehors de la triple modalité : passé présent futur. On a une loi lorsqu'on a une prédictibilité possible. Que peut-on dire de scientifique sur un système imprévisible ? La science décrit des phénomènes pour pouvoir « prédire », et maîtriser. On ne peut maîtriser ce qu'on ne peut prévoir. Le temps implique une « conception » du temps, et donc une métaphysique.

C'est Platon qui attache le grelot des conceptions du temps. Au livre X de la République, dans lequel il raconte une histoire un peu étrange, un mythe, comme il en a parfois l'habitude. L'histoire d'Er le ressuscité, revenu du grand voyage pour raconter aux vivants ce qu'il a vu. Dans sa description du voyage des âmes justes et injustes, on trouve un passage assez incroyable auquel on n'attribue pas toute la valeur qu'il mérite. Au cours du voyage des âmes injustes en vue de leur réincarnation, elles doivent camper sept jours dans une prairie avant d'en partir pour un endroit qui est en quelque sorte une « machine astronomique ». De cet endroit, on voit une lumière « droite comme une colonne » et qui « rappelle l'arc en ciel ». Au milieu de cette lumière très intense et colorée, on voit l'extrémité des liens qui rattachent le ciel et la terre, et que Platon définit comme le lien qui tient le ciel. Aux extrémités de ces liens se trouve le fuseau (ou quenouille) de Nécessité, fuseau constitué de sept cercles, et qui tourne lui-même sur les genoux de Dame Nécessité soi-même. Ce fuseau (qui est en quelque sorte l'axe rigide qui maintient les liens entre le ciel et la terre) est entraîné par un mouvement circulaire. Il est lui-même maintenu par un peson qui le maintient dans une position verticale, constitué de 8 pesons plus petits et qui constitue le cercle des étoiles fixes. Platon les cuvettes emboîtées qui ont un bord sur lequel se trouve une sirène qui émet une sonorité unique. C'est l'harmonie des sphères qui fera rêver pour ne pas dire délirer toute la Renaissance redécouvrant l'Antiquité classique. Mais surtout, complétant la gamme chantée par ces sirènes (donc avec l'harmonie) il y a trois femmes qui siègent en cercle à égale distance : les Moires, filles de Nécessité, qui ajoutent à l'harmonie du chant des sirènes. Lachésis chante le passé, Clotho le présent, et Atropos l'avenir. Clotho, le présent, la main droite posée sur le fuseau, aide en s'interrompant parfois à la révolution du cercle extérieur (donc à faire tourner le cercle extérieur) tandis qu'Atropos l'avenir fait tourner les cercles intérieurs. Lachésis, le passé, pose tour à tour l'une de ses mains sur chacun des deux cercles. L'ensemble constitue un cosmos musical et unifié, un son et lumière, autrement dit un plérôme. Les âmes se rendent chez Lachésis qui rend un oracle, et laisse le sort décider, elle jette symboliquement un sort (une part de vertu) chacun ramasse celle qui tombe le plus près de lui. Le temps, conçu comme issu de la Nécessité et du Cosmos, tient le cosmos, tenu lui-même par la grande loi souveraine de Nécessité, autrement dit du déterminisme. Sa royauté n'est pas à mettre en doute (les femmes siègent). Elles sont à équidistance. Interpréter : il n'y a de préséance. Cela signifie t'il que Platon leur accorde un même statut ? Pas tout à fait. Si le présent et l'avenir interviennent directement dans le mouvement, dans une relation symétrique et inverse, le passé quant à lui agit indirectement. Clotho le présent contribue à faire tourner le Cosmos (elle aide à faire tourner les cercles extérieurs). Le présent symbolise la force centrifuge. Lachésis, l'avenir, quant à elle, fait tourner les cercles intérieurs, la force centripète. « Ces pauses rythmées sont indispensable pour que l'action de Lachésis trouve sa place. D'autre part, il est naturel que Clotho, qui chante le présent, collabore au cercle qui est celui du jour qui passe ; qu'Atropos qui chante l'avenir, s'occupe des cercles intérieurs, puisque la destinée des hommes dépend de la planète d'où proviennent leurs âmes ; que Lachésis enfin, qui chante le passé, doive toucher les cercles

intérieures comme le cercle extérieur, puisque le passé a un futur prédestiné, avant de devenir un présent ». Ce qui signifie que le passé pèse tantôt sur le présent, tantôt sur l'avenir, dont le mouvement est dans un rapport de symétrie inverse. Le passé pondère et exerce une force régulatrice. Le temps dans ses modalités temporelles est conçu comme une énergie, comme une force qui anime le cosmos, et le fait chanter avec les 7 sirènes. Les cercles extérieurs et intérieurs traduisent l'intuition d'un temps vectorisé. Mais ce que la conception du temps métaphorisée de Platon rappelle, c'est le passage d'une conception du temps lié à un cosmos, au temps lié à la représentation, (représentation individuelle le plus souvent).

Il semble souhaitable donc que l'historien ait sinon une philosophie du moins une idée claire de la conception du temps qui est la sienne, voire même des paradigmes qui sous-tendent sa manière de concevoir le passé, le présent et l'avenir.

La philosophie de l'histoire est au cœur des rapports entre historiens et philosophes. Marc Bloch, Henri Marrou, tous deux historiens, Paul Ricœur, Dilthey et Raymond Aron – philosophes – s'étaient penchés sur la question. L'origine du discrédit jeté sur la question est Hegel, mais avant lui, il y a eu Vico et avant Vico, saint Augustin. Puis Toynbee et enfin Spengler, historiens tous deux, qui ont tentés d'écrire une philosophie de l'histoire. Comment fonder philosophiquement pareille entreprise si contestée ? Quel est l'objet formel de la philosophie de l'histoire ? C'est « le sens intelligible, pour autant qu'il peut être perçu, du déroulement ou de l'évolution ». La philosophie de l'histoire illustre de manière frappante une notion fondamentale : que l'objet de l'histoire est l'être en devenir et le mouvant. Mais que, en dépit de la contingence, en dépit du mouvement, de l'impermanence des choses, de la part de risque, de hasard, d'aventure, et d'irréversibilité, le monde a une histoire et un sens dans le temps. Et que ce sens est intelligible. Ou que du moins, la question de ce postulat ou du refus de ce postulat se pose, et seule la philosophie peut la poser.

C'est bien sûr la question des présupposés métaphysiques qui sous-tendent toute conception de l'histoire. Est-ce faire preuve de sens historique que d'enclorre une métaphysique dans un compartiment de l'histoire ? Ce n'est sans doute pas faire preuve de sens philosophique que de penser qu'il n'y a rien de plus dans une métaphysique que l'imagerie scientifique qui lui a fourni à une époque donnée ses exemples, sans la contenir. L'idée de l'évolution n'est donc pas à rejeter, mais une saine philosophie doit simplement en purifier les puissances d'illusions.

La deuxième question d'une philosophie de l'histoire serait celle des « lois » de l'histoire ? L'histoire est comme le disait Henri Focillon, « un conflit de précocités, d'actualités et de retards ». En certaines périodes de l'histoire ce qui domine et prévaut, c'est un mouvement apparent de dégradation. Comment interpréter certains phénomènes de désordre visible, de bouleversement et de destruction ? Ils peuvent aussi représenter l'élimination de désordres plus profonds et plus cachés et la rançon des négligences et omissions de ceux qui oublient que la justice est la force de conservation des cités. En d'autres périodes, c'est le mouvement de progrès qui est apparent. L'idée d'évolution diffère donc de la notion de progrès nécessaire, rectiligne et indéfini dont le XVIII<sup>e</sup> siècle a rêvé, comme de la négation de tout progrès qui prévalent chez ceux qui désespèrent de l'homme et de la liberté. Y a-t-il dans l'histoire des pentes irréversibles et des directions déterminées que toute saine philosophie de l'histoire devrait reconnaître, est une question de la philosophie. Si l'historien peut admettre cela, alors il peut aussi sinon prévoir l'avenir, du moins l'interpréter correctement, juger l'action des hommes, y compris moralement, comme réviser les éventuels préjugés, convictions, et savoirs hasardeux portés sur les hommes et sur leur action.

L'historien peut-il se passer d'une philosophie ? Sans aucun doute ? Encore que à titre d'homme, il semble que se passer d'une philosophie équivaut à se passer d'une posture morale et éthique conforme à ce qu'on peut attendre de la dignité d'un être raisonnable ? Peut-il en revanche, se passer d'une réflexion sur l'histoire, sur sa représentation de l'histoire, sur les options métaphysiques (ou le refus d'options métaphysiques) qui fondent sa réflexion ? Sans doute que cela est moins défendable.